

L'ÉCHO DES COLONNES

Janvier 2011

N° 37

Éditorial

Tout le monde a entendu parler de la longue histoire des relations diplomatiques et politiques entre la France et la Turquie. Sont moins connus le passé patrimonial et l'influence mutuelle entre les deux sociétés dans les domaines culturel, scientifique et artistique.

L'exposition « Café, croissant, aussi français que turc » présentée au lycée Emile-Zola de novembre à décembre rappelle l'importance et le dynamisme de ces échanges franco-turcs. Elle coïncide avec l'attribution du Goncourt des lycéens au roman de Mathias Enard, roman dans lequel il raconte le voyage de Michel-Ange à Istanbul en 1506 à l'invitation du sultan Bajazet.

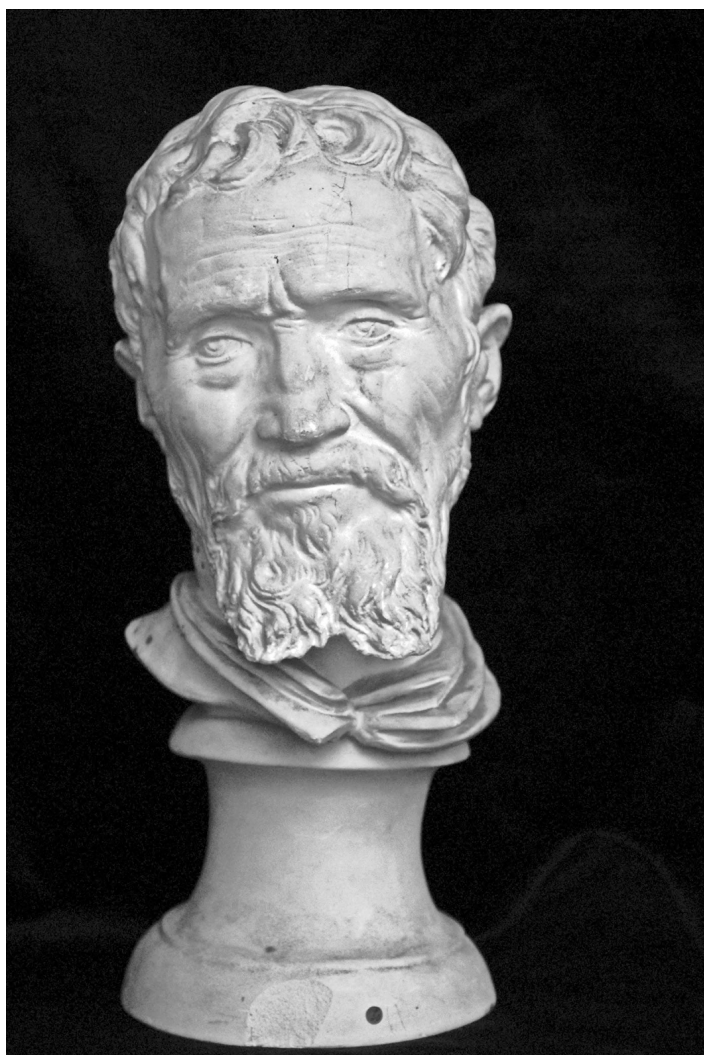
Michel-Ange, une des vedettes de nos collections de plâtres, mais chut ! Ces collections nous réservent encore des surprises. Cet Echo ne se limite pas à cette évocation de Michelangelo Buonarroti, il évoquera le souvenir de disparus et rendra compte du succès d'une classe de première, aujourd'hui en terminale, au Concours national de la résistance et de la déportation.

L'Assemblée générale s'est tenue le 18 novembre. C'était l'occasion de faire un bilan 15 ans après la création de l'association. Le nombre élevé de personnes présentes ou représentées était remarquable. Cet intérêt conforte notre action d'autant plus que le CA a vu l'arrivée de nouveaux membres.

En attendant de vous revoir avec plaisir à l'occasion des conférences ou des concerts, nous vous adressons nos meilleurs vœux pour 2011.

Pour le comité de rédaction
Le président
Jos Pennec

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



Sous le signe de Michel-Ange ...

Cl. J.N.C

Association pour la MEmoire du LYcée et COllège de Rennes

Cité scolaire Emile Zola 2 avenue Janvier CS 54444

35044 RENNES Cédex
[www . amelycor . org](http://www.amelycor.org) (en réorganisation)

Zola :

Trente ans après le chinois, une nouvelle langue orientale enseignée au Collège

2009-2011 La langue turque au Collège

L'option anglais-turc a débuté en 6ème, en septembre 2009, un an après l'implantation de l'option anglais-chinois.

12 élèves, issus de la communauté turque, vivant dans le quartier du Blosne, ont suivi cet enseignement et l'ont, pour un certain nombre d'entre eux, poursuivi en 5ème.

Depuis septembre 2010, 11 élèves de 6ème suivent ce même enseignement, dont 6 élèves d'origine française et 5 élèves d'origine turque.

Ayse Jolly est leur professeur. Elle enseigne aussi le turc au Lycée de Bréquigny et à l'IEP de Rennes (Institut d'Etudes Politiques).

Simone Todesco-Lefebvre

« Café & croissant », le titre de l'exposition présentée dans le grand hall du 1er étage de Zola en novembre et décembre derniers, avait de quoi intriguer et mettre en appétit (photo). Cette intelligente exposition recensait tous les types de contact et les échanges de toute nature, effectués depuis cinq siècles entre la Turquie et la France. Une façon éclatante de fêter le deuxième anniversaire de la filière bilangue anglais-turc au collège Zola (voir ci-dessous O.F du 13 mars 2009)

Contrairement au chinois, le turc est d'approche aisée depuis la réforme de 1928 qui a adopté l'alphabet latin et l'écriture de gauche à droite. Il ne recèle même aucun des délicieux pièges phonétiques qui font le charme de l'écriture du français. Le vrai dépaysement pour les francophones vient de la structure de cette langue qui appartient à la grande famille des vocables « ouralo-altaïques » et dont la logique interne – tout comme pour le Hongrois – diffère sensiblement de celle des langues « indo-européennes ». Ce qui entraîne une gymnastique intellectuelle des plus formatrices.

L'originalité – et la chance – de la filière bilangue anglais-turc du collège est de réunir aujourd'hui des élèves turcophones et des élèves francophones.

Les premiers ont l'occasion d'y approfondir la connaissance de leur langue de communication familiale, condition idéale pour surmonter les difficultés de la langue du pays d'accueil.

Les seconds, stimulés par la présence de leurs camarades, entrent plus facilement dans l'univers culturel nouveau que véhicule l'apprentissage d'une langue inconnue.

Les découvertes liées aux activités du petit groupe donnent enfin lieu à des compte rendus qui sont autant d'occasions pour les uns et pour les autres de s'exercer à la rédaction... en français (papier marbré).

L'expérience est toute jeune, mais ainsi que le fait remarquer ci-contre, Simone Todesco, on peut déjà en voir l'évolution.

L'Amélycor, sensible au dynamisme de l'équipe qui la porte, ne peut que lui souhaiter « bon vent » !

Agnès Thépot



Ouest France Rennes, 13.09, p.14

Une classe bilangue anglais-turc ouvre au collège Zola

L'idée est d'accélérer l'enseignement des langues. Dans chaque collège au moins une classe bilangue est proposée « en privilégiant la filière anglais-allemand, pour que l'allemand reste enseigné dans le département et atteindre l'objectif des 20 % d'élèves germanistes », précise Jean-Charles Huchet, inspecteur d'académie. C'est d'ailleurs pour ne pas mettre en péril l'allemand qu'aucune bilangue anglais-espagnol n'est proposée.

Rennes est doté d'un maillage important de collèges publics et d'un bon réseau de transport en commun, ce qui permet de promouvoir les langues rares, proposées à tous les élèves de CM2. Après le chinois qui

enregistre plus de demandes que de places disponibles et le russe, l'offre s'effrite avec une classe bilangue anglais-turc. Elle ouvrira au collège de centre-ville Emile-Zola, l'un des deux pôles linguistiques de la ville avec le collège Anne-de-Bretagne.

Les quartiers sud de Rennes comptent une communauté turque importante

Les collèges qui accueillent une classe bilangue

Bilangue allemand-anglais : Anne-de-Bretagne, La Motte-Brûlon. Bilangue anglais-allemand : Cleunay, Echange, Emile-Zola, La Binquenaie, le Landry, Les Gayeulles, Les Hautes-Ourmes, Montbarrot. Bilangue espagnol-anglais : Les Chalais. Bilangue anglais-russe : Anne-de-Bretagne. Bilangue anglais-chinois : Emile-Zola, les Ormeaux. Bilangue anglais-turc : Emile-Zola. Les familles doivent se renseigner directement dans les collèges concernés. Pour information, une réunion est organisée mardi 17 mars à 18 h 15 au lycée Zola, dans le cadre de la création d'une section internationale chinois.

« cette option peut attirer ces jeunes turcophones hors de leur quartier ». A condition, dès la primaire, de promouvoir la mobilité des élèves. « Mais cette option peut aussi intéresser d'autres élèves, qui n'ont pas cette culture au départ. »

Pour maintenir l'offre, il faut des élèves. L'inspection d'académie vante

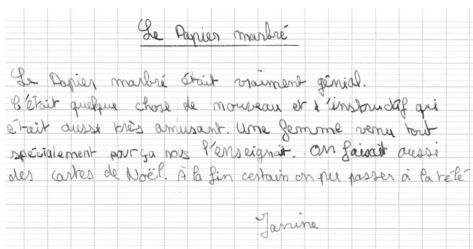
les mérites de ces classes bilangues : « C'est important de commencer la deuxième langue dès la 6^e quand les élèves sont enthousiastes et dynamiques et de ne pas attendre la 4^e, l'âge de l'adolescence et que les élèves soient parfois inhibés », insiste Patrick Lemonnier, chargé de mission langues à l'inspection d'académie.

Les élèves qui font ce choix bénéficient en 6^e et 5^e de trois heures de chaque langue, de deux heures en 4^e et 3^e. Et attention, la deuxième langue proposée dans le dispositif bilangue n'est pas reproposée en 4^e, d'où l'importance du choix effectué dès l'entrée en 6^e.

A. L. M.



Pour faire connaissance



Compte rendu de l'atelier « papier marbré »



« Café & croissant » : lycéens en visite

Sur les terres du « Grand Seigneur »

On constate en France au XVII^e et au XVIII^e siècles, un engouement croissant pour les nouvelles de l'étranger et singulièrement pour les récits de voyages. Le voyage à l'étranger, apanage des ambassadeurs, des commerçants et des missionnaires au XVII^e siècle, est devenu au siècle suivant « un élément important de l'éducation de l'homme fortuné »¹. Les récits de voyages atteignaient « les masses elles mêmes, sous forme de gazettes, de relations distribuées par les colporteurs »².

Parmi eux le voyage au Proche Orient occupe une place de choix.

Si « le voyage en Perse devient un genre littéraire autonome »³ ouvrant sur un *ailleurs* mal défini, le voyage en Turquie rencontre un écho différent.

C'est que la Turquie, puissance considérable régie par le Grand Seigneur, tient sous tutelle les rives du bassin Méditerranéen depuis le Maghreb jusqu'aux Balkans et se déploie en Europe jusqu'aux portes de Vienne.

Ce qui vient de Turquie est scruté avec intérêt :

- Voici la visite, en 1721, de l'ambassadeur Turc, Mehmet Efendi Pacha, telle que relatée par le duc de Saint-Simon dans ses « Mémoires »⁴ : « Paris vit un spectacle peu accoutumé, le dimanche 16 mars, qui donna beaucoup de jalousie aux premières puissances de l'Europe. Le **Grand Seigneur**, qui ne leur envoie jamais d'ambassades, sinon rarement à Vienne, (...) en résolut une, pour féliciter le Roy sur son avènement à la couronne, et fit aussitôt partir Mehemet Effendi, tefderdar c'est-à-dire grand trésorier de l'Empire, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avec une grande suite ». La délégation comportait environ quatre-vingts personnes, c'était la première audience du jeune Louis XV. Il paraît que le cardinal Dubois avait fait disposer des encensoirs pour parfumer l'ambassadeur extraordinaire. Notons que Yirmisekiz Celebi Mehmet efendi (1680-1732) a fait une relation de son ambassade⁵.

- Voici ce qu'écrivit Lady Montagu (1689-1762), épouse de l'ambassadeur anglais, connue pour avoir rapporté en Angleterre la pratique de la variolisation : « chaque année, des milliers de gens subissent cette opération, et l'ambassadeur de France dit plaisamment qu'on prend ici la petite vérole en manière de divertissement comme on prend les eaux dans d'autres pays »⁶, Elle a une bonne opinion du pays et des habitants.

Impossible cependant, sans le *Journal des Savants* de connaître de toutes les relations de voyage ayant trait à la Turquie.
(.../...)

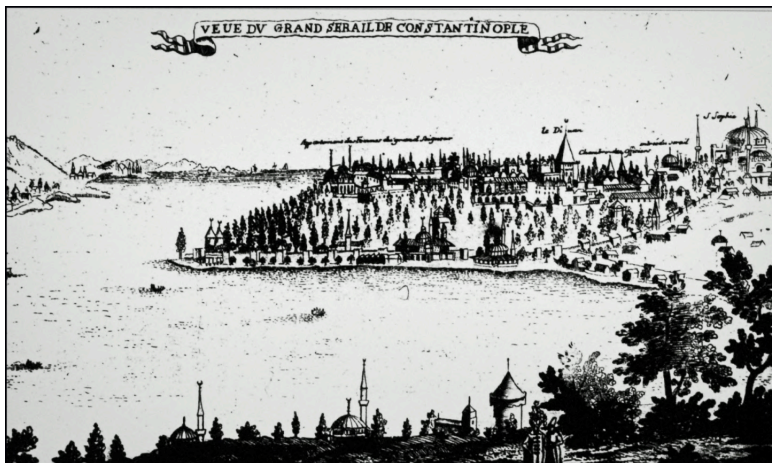
L'avantage du *Journal des Sçavans*, apparu en janvier 1665 et dont « le dessein [était] de faire savoir ce qui se passe dans la république des lettres » c'est qu'au fil du temps il livre à ses lecteurs des appréciations accompagnées de citations et parfois d'images qui rendent compte de cette production proliférante de relations de voyages.

Repérons dans la collection que possède le lycée, sans prétendre être exhaustifs (près d'un million de pages de 1655 à 1789 !), la trace de quelques français remarquables qui ont voyagé en Turquie :

Nous trouvons Jean Chardin (1643-1713), Jean de Thévenot mort à 34 ans (1633-1667), Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), qui a beaucoup voyagé au Proche Orient et séjourna 11 mois à Constantinople ou encore Paul Lucas (1664-1737) qui a laissé des mémoires fort intéressants.

Réserveons une place à part à Jean Grelot qui était capable d'écrire, de dessiner et de lever des plans, sa *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople* (1680), fut appréciée par Louis XIV.

Le *Journal des Savants* du 9 septembre 1680 rend compte de sa parution et reproduit une gravure (vue du sérail). Il signale que la relation n'est pas nouvelle, « mais il y a ajouté plusieurs Plans qui enrichissent extrêmement cet ouvrage dont on luy doit savoir d'autant plus gré que personne ne s'estoit avisé de nous les donner, et qu'il les a tirez luy même sur les lieux avec beaucoup d'exactitude. »



Chardin, Tavernier et Lucas ont été des hommes ouverts, sans préjugés, faisant preuve d'une véritable probité intellectuelle. (voir ci-contre p. 5)



Jean de Thévenot (1633-1667)

Au fil des relations de voyages se dégagent quelques thèmes récurrents

Les turcs boivent du café !

« Le Caphé est une espèce de fève qui croît en Arabie, (...) son usage n'est pas moins fréquent que celui du vin dans nos cabarets. Les plus pauvres en boivent au moins deux ou trois fois par jour, et c'est une chose qu'un mary est obligé de fournir à sa femme en ce pais là » (J.d.S., 21 janvier 1675).

Abu ibn Sina, (Avicenne, 980-1037) le mentionnait déjà vers l'an mille, (il l'appelle non pas *Kahwa* mais *Bunc*). Un voyageur anglais relate en avoir goûté à Constantinople en 1617. Jean de Thévenot et surtout son oncle Melchisédech de Thévenot, le fondateur de l'académie des Sciences, contribueront à le faire connaître en France avec le succès que l'on sait. Cela « passera », pensait la Marquise. Pas vraiment ! Le mot café apparaît vers 1600 sous diverses formes, par exemple *kawa* en 1611.

Le célèbre Antoine Galland, (1646-1715), qui pratiquait l'arabe, le turc et le persan et à qui on doit la traduction des « Mille et une nuits » a séjourné à Constantinople et en a rapporté un opuscule célèbre : « *Origine et progrès du café* » (1699).

Le J.d.S. en rend compte le 27 juillet 1699. « Il n'y a presque point de maisons où on n'en prenne deux fois par jour... Dans toutes les maisons on en présente à tous ceux qui y rentrent, et personne ne s'en trouve incommodé. D'ailleurs il y lie la société ».



Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689)

Paul Lucas (1664-1737)
Un homme sans préjugés

« Trente cinq ans d'expérience, joints à beaucoup de discernement, luy ont appris à voyager avec fruit »
 Le « Voyage du Sieur Paul Lucas, fait par l'ordre du Roy, dans la Grèce, l'Asie Mineure et l'Afrique » est relaté dans le J.d.S. du 8 août 1712.

« La Préface qui est à la tête va à détruire les préjugés où l'on est contre les Turcs, et en général contre la plupart des Orientaux. Les Mahométans passent parmi les Chrétiens pour des gens aveugles ou stupides, et incapables de penser. On se persuade que la raison les a abandonnés ; qu'ils n'ont aucune teinture de Logique ni de Métaphysique ; en un mot, que la Philosophie, la Rhétorique, les Humanitez sont exilées de chez eux pour jamais ; on se trompe, dit la Préface, il n'est pas permis de croire que des Provinces qui autrefois enfantoient des Sçavans à milliers, soient tout d'un coup devenues stériles, ou qu'elles n'ayent plus formé dans leur sein que l'ignorance et la folie. Une Religion, de quelque nature qu'elle soit, ne produit pas la bêtise dans des hommes faits comme nous, et qui ont succédé à tant de Sçavans. Il faut distinguer les Sciences Naturelles et séculières d'avec ce qu'on appelle le Mahométisme. Et pourvu qu'on ne touche point aux dogmes de l'Alcoran, il est permis en ce Pays-là, comme ailleurs, de donner l'essor à son imagination, et de publier ses idées ».

Le pouvoir despotique du Grand Seigneur impressionne :

M. du Vignau, « ci-devant Secrétaire d'un Ambassadeur de France à la Porte ; Secrétaire Interprete sur les Escadres du Roi dans toute la Méditerranée » signale les forces et les faiblesses de l'empire ottoman (J.d.S. 5 juillet 1688). Il constate que le rituel religieux et le comportement devant le Sultan ont des similitudes et qu'ainsi « les Ministres de la Religion Mahometane ont extrêmement contribué à l'agrandissement de l'Empereur Turc » :

« Quand ils saluent le Grand Seigneur, ils se courbent fort bas, et touchent la terre d'une main qu'ils portent ensuite à leur bouche, puis à leur teste. Ils se font tous un honneur d'être esclaves, et de publier qu'il a un pouvoir absolu sur leurs biens et sur leur vie. L'autre fondement de l'excessive puissance du grand Seigneur, est qu'il est tellement maître des loix, qu'il les interprète et les abolit comme il lui plait. »

Cent ans plus tard, dans le J.d.S. de mars 1785, témoignage sur le sultan Oman :

« L'auteur donne une idée bien médiocre du Sultan Oman. Il le représente comme un Prince 'peu capable de cette énergie dont le Despote a si souvent besoin, qui y suppléoit par une impatience et quelques accès d'emportements' ».

Le rédacteur ajoute : « cependant, on voit ce même Prince parcourir incognito les rues de Constantinople, pour s'informer des abus et les punir sur le champ. L'Auteur vit couper la tête au Grand Vizir qui exerçoit sur le peuple des concussions horribles »⁷.

Et puis il y a les femmes ou plutôt leur absence ...

J.d.S. de Juin 1780 : Un voyageur anglais, qui « avait caché son nom, mais le Traducteur l'a décelé dans la préface : C'est à M. Porter que le public est redevable de cette esquisse », livre en deux volumes ses souvenirs du temps passé dans l'empire ottoman en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté Britannique (in J.d.S. de juin 1770). Il note quelques traits ayant rapport aux femmes : « le chant, l'art de toucher les instruments, et celui de la danse ne sont cultivés en ce Pays que par les femmes qui en font l'amusement des Serrail. Mais la seule musique qui les touche c'est la leur. L'Italienne et la Française n'ont point de charmes pour eux.

Les femmes ne paroissent dans la rue qu'au tems de leur enfance ou de leur décrépitude. Elles sont gardées dans leurs maisons ou dans les Serrails avec tant de soin qu'il est impossible de parvenir jusqu'à elles ; on ne peut donc rien affirmer de leur beauté, puisqu'on ne les voit en aucun lieu. »

Réflexion sur un bal à l'ambassade : « On lira avec plaisir la réflexion qu'un Turc, témoin d'un Bal que donna l'Ambassadeur de France, fit en voyant danser les Ambassadeurs, et les femmes converser publiquement avec les hommes. Le Turc conclut que, si pareille fête se donnoit chez eux, elle ne finiroit pas sans trente assassinats ».

**N'oublions pas pour finir,
 le « thé des sultanes », un élixir de jouvence.**

Le 11 décembre 1719, le J.d.S. rend compte du « Troisième voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714 ».

Le voyageur signale « un mystère de la nature : elle a donné une vertu rare à une plante appelée *Serquis*, dont on prend l'infusion comme celle du Thé. On me raconta, dit-il, une infinité de merveilles des effets de cette plante, et on m'assura que les Sultanes, qui en font le plus d'usage, paroissent à l'âge de soixante, ou soixante dix ans, aussi fraîches que si elles n'avoient que vingt cinq ou trente. (...) Quoi qu'il en soit, je fis tout ce que je pûs, pour m'éclaircir d'un fait qui intéresse si fort l'humanité, et j'y réussis. Il rapporte ensuite comment « il vit deux Sultanes réellement vieilles de soixante dix ans, lesquelles ne luy parurent avoir plus de trente ans ; et comment il sut qu'elles avoient fait grand usage du *Serquis* ».

La fameuse plante pousserait, paraît-il en Arabie, Lucas dit avoir « eu le bonheur de découvrir un autre endroit qui le contient ». Cette plante permettant d'obtenir « une infusion délicieuse où se réunissent le goût du baume, celui de l'ambre, et plusieurs autres ».

Curieuse relation de la part de Paul Lucas. Il aurait eu intérêt à se munir d'un bon traité de botanique comme le «*Phytopinax*» de Kaspar Bauhin, (1560-1624).

Mais comme Lucas est quelqu'un de sérieux, il faut essayer d'en savoir plus ! Le *Serquis* est oublié, on en trouve cependant quelques traces dans la littérature ; un ouvrage publié en 1847-1848 par un pharmacien nommé Emile Mouchon (*Dictionnaire de Bromatologie végétale exotique*) contient cette précision : « Serkis ou Serquis est le nom d'une plante que Paul Lucas croit être un *Gnaphalium* tandis qu'on l'attribue dans le Bulletin de pharmacie (tome 6, 1814), à une armoise. Les Turcs qui croient cette plante douée de facultés miraculeuses telles que celles de prolonger la jeunesse, d'entretenir la fraîcheur, lui appliquent les appellations remarquables de 'plante de beauté', 'thé des Sultanes', aussi l'emploient-ils fréquemment en Turquie en guise de thé »⁸.

L'Amélycor qui devrait songer à éditer les recettes du bon Abbé Chomel (1633-1712) pourrait aussi envisager de rechercher une telle plante et de la commercialiser : notre fortune serait faite !

Jean-Noël Cloarec⁹

¹ Jacques Roger, *Buffon*, Fayard 1989.

² P. J Charliat, Nouvelle histoire universelle des explorations, tome 3, NLF, 1962. L'auteur précise : « Les *Lettres édifiantes* des Jésuites, de format in-12 et de prix modique étaient destinées à la clientèle populaire (...), les gros in-4° des relations de voyages dont la publication est favorisée par les gouvernements et les grandes entreprises commerciales ne se répandent que dans les milieux d'affaires, les bibliothèques des collectivités et des lettrés »

³ André Bourde.

⁴ la Pléiade, Tome VII.

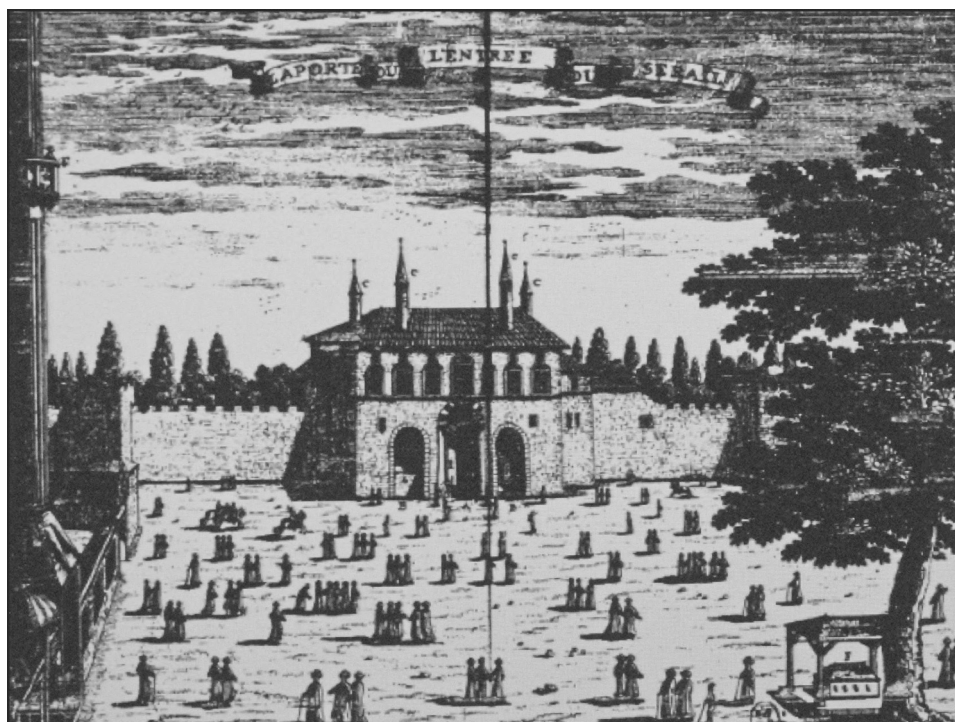
⁵ Traduite par Galland, le neveu du fameux « truchement », elle fut publiée en France en 1757. « La France de la Régence y est restituée à travers le regard d'un 'œil neuf' et la fiction littéraire imaginée par le Montesquieu des 'Lettres persanes' et tant d'autres auteurs trouve sous la plume de l'ambassadeur turc une réalisation authentique » (Gilles Veinstein, introduction à *Mehmed Efendi, Le paradis des Infidèles*, collection La Découverte/Poche 2004).

⁶ lettre du 1^{er} avril 1717.

⁷ Il est très bien ce Sultan ! il décide et il tranche ! (J-N C)

⁸ Notons que dans les deux cas ce serait une *Composée*.

⁹ Texte taillé au ...cimetière et contracté à la presse par Agnès Thépot qui n'a d'excuse que le manque de place !





DESSIN D'IMITATION



- **Sous les toits**

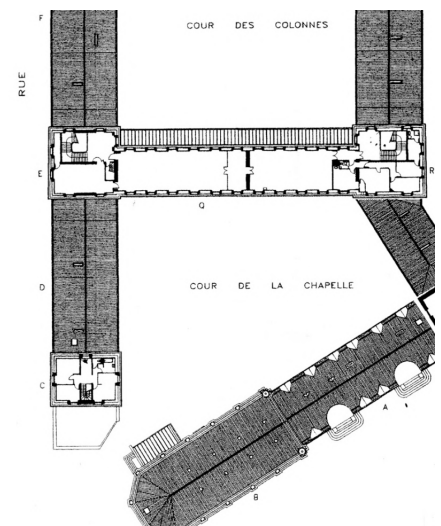
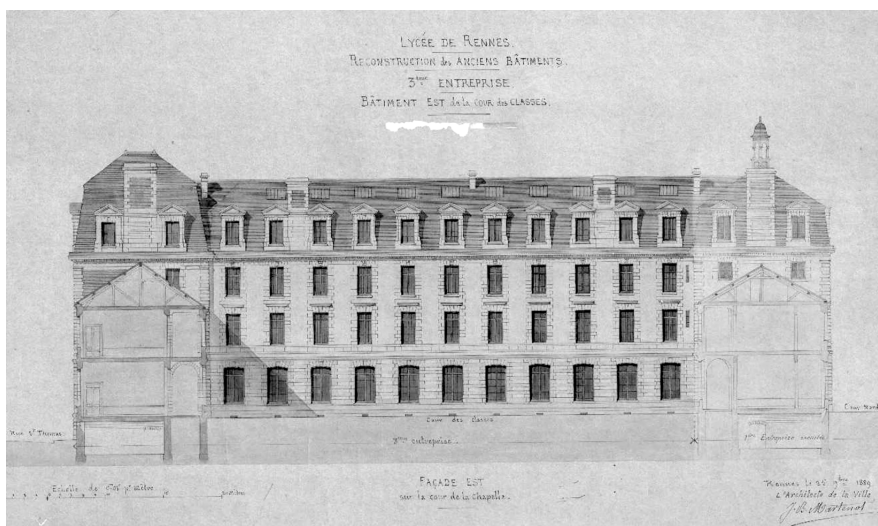
Agnès Thépot

- **Michel-Ange est toujours là !**

Yvon Mogno

- **Le pied d'Auguste**

Jean Sarment
(Cavalcadour)



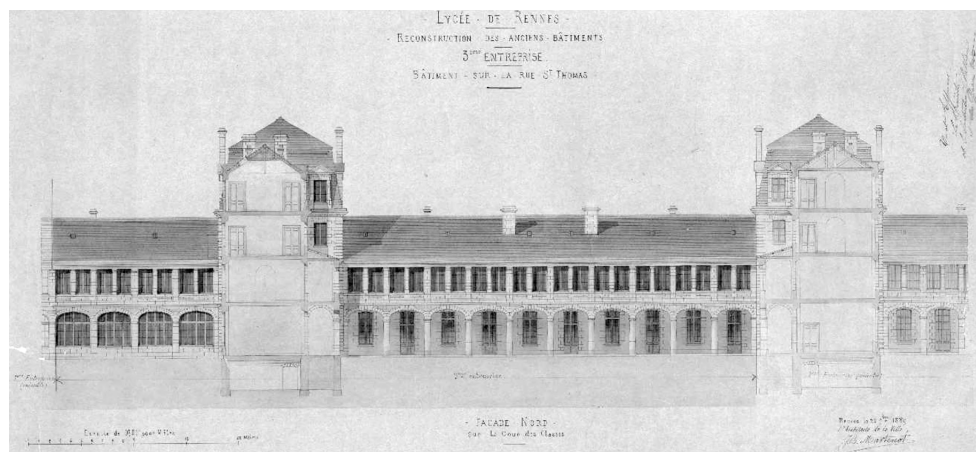
Les ateliers de Dessin d'imitation au 3^{ème} étage du bâtiment ouest de la Cour de la Chapelle : 1) dessin de J-B Martenot (1889) • 2) Plan, Gautier architectes (2002)



Sous les toits

Pendant plus de 75 ans ce furent les salles de classe les plus « hautes » du lycée.

Les deux « salles de dessin d'imitation », ainsi que les désignent les plans réalisés en 1889, avaient, en effet, été aménagées au 3^{ème} et dernier étage, directement sous la toiture. (voir p 7)



En sombre, les bâtiments à construire le long de la rue St Thomas et entre la Cour des Colonnes et celle de la Chapelle (en coupe) lors de la 3^{ème} et dernière phase des travaux (approuvée en novembre 1889 et terminée après 1895). (AMR 2F1 331)

Un choix fort insolite, eu égard à la logique de répartition des espaces qu'applique Jean-Baptiste Martenot au reste de l'édifice.

Dans la « reconstruction des anciens bâtiments » qu'effectue l'architecte de la ville, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient, en effet, réservés aux salles de cours (et aux lieux de services) où se cotoyaient externes et internes.

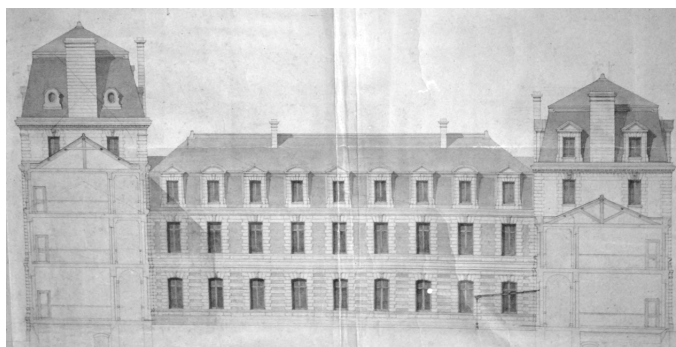
Ces espaces d'enseignement étaient reliés à chaque niveau par des zones de circulation : des colonnades ouvertes sur les cours au rez-de-chaussée que surmontaient, à l'étage, des galeries lumineuses dispensant en second jour un éclairage aux salles de classes.

Dans chacune des quatre ailes de bâtiment qui avaient plus de deux étages, les niveaux supérieurs, réservés à l'internat, abritaient les salles d'étude et les dortoirs. La circulation, plus compartimentée, permettait de cantonner les internes en fonction de leur âge ; la présence d'adultes dans les appartements et les « chambres de maîtres » situés dans les pavillons d'angle assurait une certaine forme de contrôle¹.

L'idée de loger des salles de dessin au dessus des dortoirs au 3^{ème} étage de l'aile qui sépare la Cour de la Chapelle de la Cour des Colonnes² n'était d'ailleurs pas la première idée de Martenot.

C'est ce que montre bien le dessin aquarellé, daté de 1881, acquis en 2005 par le lycée et que l'on peut toujours admirer dans l'actuelle *Salle des Conseils*³. (Ci-contre)

L'aile de bâtiment envisagée à cette date est plus basse. Visibles de l'extérieur par la Cour de la Chapelle, ses deux étages gardent des proportions assez proches de celles du vieux bâtiment qu'ils vont remplacer. Les fenêtres au nombre de neuf par niveau sont encore assez espacées⁴.



Comparer ce projet au bâtiment réalisé (dessin reproduit p 7 ; AMR 2F1329)

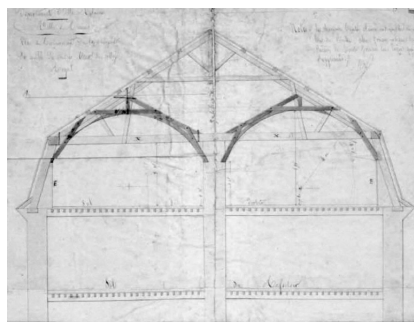
Entre le 30 avril 1881, date de notre dessin, et le 25 novembre 1889, date à laquelle les autorités approuvent la troisième phase de travaux en contresignant les plans de J-B Martenot⁵, ce dernier a dû prendre en compte un certain nombre d'impératifs disciplinaires.

Sa première phase de travaux avait, en effet, détruit les locaux de fortune attribués à la Chimie vers 1870⁶. La nécessité de reloger rapidement cette discipline lui avait inspiré la construction anticipée, rue Saint Thomas, d'un « pavillon de sciences » de trois étages, provisoirement relié au mur Est du vieux lycée par une courte aile d'un étage.

La hauteur de ce pavillon des sciences allait justifier l'ajout d'un étage à l'aile Est de la Cour des Colonnes pour y reloger le *Dessin*. La destruction de la vieille *aile des cuisines*⁷ dans la deuxième phase des travaux⁸ supprimait, en effet, la salle de dessin située dans les combles, au deuxième étage, au dessus du *Petit Réfectoire*.

N'oublions pas que sous un habillage inspiré de l'architecture Louis XIII, Jean-Baptiste Martenot entendait construire un lycée moderne, adapté aux dernières exigences de la pédagogie. Il venait d'en faire la preuve en réalisant les premières « salles de manipulation » scientifiques jamais construites dans tout le Grand Ouest.

Quoi de plus passionnant, pour un architecte, que de créer un espace neuf consacré au noble art du dessin ?



En remplacement du grenier mal éclairé d'antan⁹ (ci-contre, comble de droite), les professeurs de dessin du lycée, finiront par avoir droit –au troisième et dernier étage il est vrai– à deux grands *ateliers* inondés par la lumière des verrières et des fenêtres mansardées. Si l'on ajoute les deux salles confortablement équipées pour le rangement des *modèles* placées à chaque extrémité des ateliers, le « dessin d'imitation » occupe l'étage tout entier ! (Notons que la salle de « dessin graphique » est conçue à part¹⁰).

L'Art devra néanmoins patienter dix longues années !¹¹

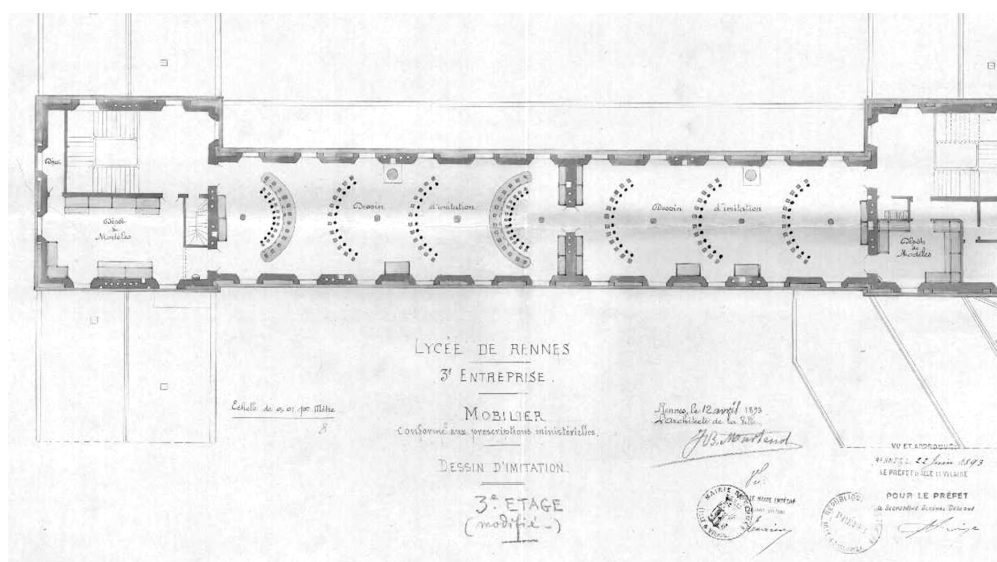
Privés de locaux attitrés, les deux jeunes professeurs nommés en 1888, soit quelques mois avant le démarrage de la 3^{ème} phase des travaux¹², n'ont pas eu un début de carrière des plus faciles.

On a toutefois lieu de penser qu'ils ne sont pas étrangers à la qualité de l'équipement réalisé...

Le premier arrivé est Joseph-Paul Alizard. Né à Langres en septembre 1864, il n'a pas 24 ans quand il débarque le 17 janvier 1888 dans un lycée de Rennes en plein chantier pour y prendre son premier poste. Licencié ès arts, il a obtenu en 1887 le « diplôme des écoles normales », ce qui le classe au niveau supérieur en 1888. Georges Mouret qui arrive au lycée en fin d'année 1888 est également un débutant. Âgé de 25 ans il arrive de Reims, sa ville natale, muni d'un certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin, degré supérieur également. L'un et l'autre quitteront Rennes directement pour « un lycée de Paris » ce qui représentait une promotion fulgurante pour des débutants. Nous ignorons la date de départ de Mouret, mais Alizard part le 2 octobre 1894 après avoir bénéficié d'une promotion en décembre 1893¹³. Mal lotis au départ, les voilà promus et mutés dans des lycées prestigieux au moment où s'achèvent les travaux.

Serait-ce la récompense d'une collaboration réussie avec l'architecte de la Ville ?

Dans le nouveau lycée, l'espace dévolu au seul dessin d'imitation est, en effet, particulièrement vaste ; la lumière y est généreuse ; l'agencement de l'équipement (points d'eau, armoires, bureau, tabourets, tables, sellettes pour les modèles, étagères de stockage) pour être « conforme aux prescriptions ministérielles », a nécessité la réalisation de plusieurs plans. Celui que nous reproduisons est, selon toute vraisemblance, le plan définitif¹⁴.



Les premiers professeurs à avoir inauguré les nouvelles « salles de dessin » ont nom Henri Auguste Lamour et Paul Joseph Cathoire. Le premier, bachelier originaire de Roubaix, enseignait au lycée depuis octobre 1892 mais sa nomination ministérielle ne date que de juin 1895. Le second, plus jeune et titulaire du Certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin, degré supérieur, est pour sa part installé au lycée en Septembre 1894. Originaire de Saint-Omer, il avait auparavant occupé des postes à Flers et Aurillac¹⁵. La même année, le poste de Maître de travaux graphiques est pris en charge par un débutant, Bachelier es lettres et diplômé de L'Ecole Centrale, François Emile Roche.

Léon Gallet nous a laissé une photo de classe prise en ces lieux, six ans plus tard, en 1900-1901, année où il était en « taupe. »¹⁶. (page suivante)

Il ne semble pas faire chaud dans cette salle que décorent sobrement un cratère et une amphore juchés sur les armoires de chêne sombre. Une douzaine d'élèves prennent la pose, les uns debout, les autres assis sur les tabourets à piétement métallique ; ils entourent une sellette où trône un plâtre (Sénèque ?) et devant laquelle a pris place le professeur. Il s'agit vraisemblablement de Henri Lamour qui avait à l'époque 39 ans. Le personnage à l'air avantageux et dégagé, à droite, pourrait être Paul Cathoire (31 ans).

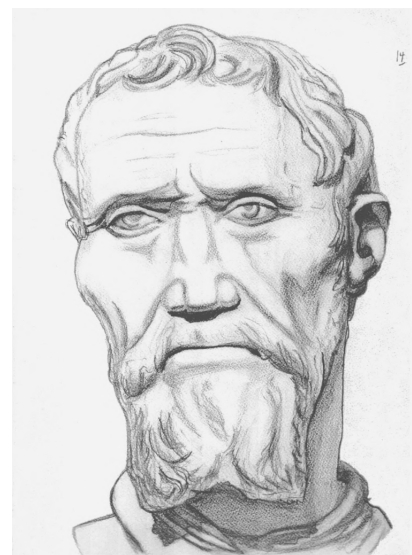


Depuis que cette photo a été prise, une portion de l'atelier nord ainsi que la « salle des modèles » attenante ont été utilisées pour agrandir l'appartement voisin. La seule autre modification notable concerne la séparation entre les deux salles. Celle-ci n'était constituée au départ que d'un seul mur épais, tapissé d'armoires de chaque côté au centre duquel se trouvaient des portes de communication à double battant. Le développement d'activités nouvelles qui se sont substituées progressivement au seul dessin d'imitation a conduit à la création, entre les deux ateliers, d'une petite salle intermédiaire destinée à abriter, entre autres, le four à céramique et le matériel d'imprimerie. La minceur de la cloison indique bien que c'est au détriment de l'atelier sud qu'a été constituée cette petite salle (plan p 7). Les deux belles salles qui subsistent de nos jours sont donc, en réalité, un peu plus petites qu'à l'origine mais n'ont rien perdu de leur cachet initial.

C'est pourquoi nous rêvons d'une rénovation qui respecterait ce patrimoine quasi intact et désormais accessible grâce à un ascenseur. Des salles bien isolées, des verrières équipées de rideaux occultants seraient-elles incompatibles avec le maintien des volets intérieurs et la conservation des grandes armoires ?

Qui sait alors si des élèves, ayant opté pour les arts plastiques, ne viendraient pas à nouveau hanter les ateliers de Martenot ?

A.T.



Y M : dessin d'imitation

¹ Contrôle exercé également au premier étage par le Censeur des Etudes dont les bureaux et logement avaient **vue** au sud, sur la Cour des Colonnes et au nord sur la Cour des Grands.

(Espace rénové de mars à octobre 94, occupé aujourd'hui par des salles d'Histoire-Géographie).

² Martenot dit plus volontiers *Cour des Piles* ou utilise l'ancienne appellation de *Cour des Classes*.

³ Anciennement *Parloir*.

⁴ Noter l'alternance de forme des frontons. Il y aura finalement 11 ouvertures par étage dont une élargie en 1975-76 au rez-de-chaussée, pour constituer un passage pompiers. Passage étroit qui correspond à une volonté de ne pas toucher au rythme de la colonnade de la Cour.

⁵ AMR, 2F1 329

⁶ En raison de la vétusté de la chapelle Saint Thomas, dès l'achèvement du bâtiment sur l'Avenue de la Gare, la physique et la chimie avaient été déménagées, la Physique au 1er étage de l'aile Est de la Cour des Classes et la Chimie dans l'ancienne conciergerie, au chevet de l'église Toussaints. (voir les plans dans l'Echo des Colonnes n° 28, p 11-13 *Le lycée du père Hébert incubateur du père UBU*).

⁷ Les cuisines et réfectoires venaient d'être transférées dans les locaux neufs à l'ouest de la Cour des Grands. (voir Echo des Colonnes n° 24, *Le Lycée côté cuisines*).

⁸ Construction du Petit Collège. (Voir l'Echo des Colonnes n°36)

⁹ Si l'on interprète bien plan et dessin en coupe, une seule fenêtre et sans doute des tabatières !

¹⁰ Sur certains plans, à l'étage en dessous, côté sud.

¹¹ De la destruction du grenier (au plus tard en 1884) à la livraison d'un mobilier commandé en juin 1893 (donc livré au plus tôt en 1894).

¹² 25 novembre 1889

¹³ Source : Registre du Personnel du lycée impérial p 28 (1^è partie) et p 182 (2^è partie).

¹⁴ AMR, 2F12726

¹⁵ Registre du personnel du lycée impérial p30 (1^è partie) et p 188 (2^è partie)

¹⁶ Sur Léon Gallet (1882-1907) voir Jean-Noël Cloarec, Echo des Colonnes n° 17 pp 4, 7 et 9.

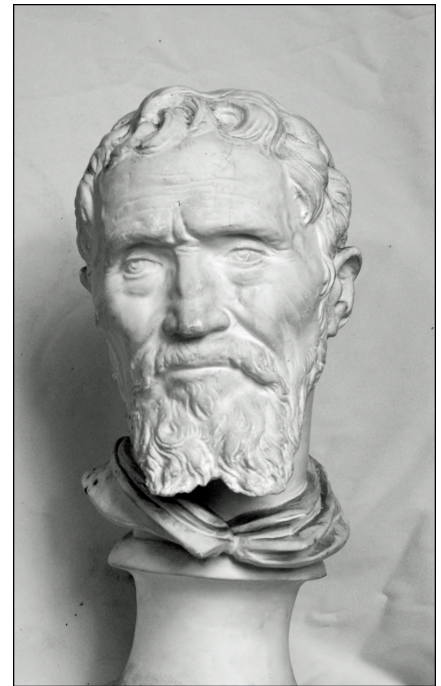
Michel-Ange est toujours là

Oui, il s'agit bien de Michelangelo Buonarroti, le génie de la Renaissance Italienne.

Mais qu'il soit toujours là, qu'il soit même immortel, nous le savons déjà tous. Nous, nous souffrons du torticolis au sortir de la chapelle Sixtine, nous nous sommes fait écraser les pieds devant la Pieta de Saint Pierre, nous avons longuement piétiné devant le David de l'Accademia florentine. Mais lui l'artiste, il se porte comme un jeune homme alerte après 535 printemps, et sans avoir besoin qu'en témoigne le modeste admirateur que je suis.

Aussi bien veux-je parler d'un Michelangelo Buonarroti plus particulier : la tête qu'en sculpta son ami Daniele Ricciavelli da Volterra, et qu'on peut admirer au Louvre.

Belle tête torturée et triste. Triste comme si Michel-Ange avait déjà su que son cher Daniele pour qui il posait serait aussi, après sa mort et pour céder à la censure, celui qui dénaturerait son *Jugement Dernier* de la Sixtine en peignant des linges sur les nudités trop explicites des personnages. Ou triste, plutôt, de la future censure elle-même, car en fait Daniele a fait du mieux qu'il a pu et a ainsi sauvé l'œuvre...



Gravé, X 57

Alors vous annoncer que ce Michel-Ange sculpté est toujours là, semble vous rassurer sur les collections du Louvre ; contrairement au Musée d'art moderne de Paris, récemment délesté de cinq belles toiles, le Louvre n'a pas été cambriolé et l'œuvre de Daniele da Volterra s'y trouve toujours.

Eh bien ce n'est pas encore ça.

Car je veux vous parler d'une bien anonyme réplique en plâtre de ce buste. Cette réplique existait depuis longtemps dans les collections du lycée Chateaubriand de Rennes, Avenue Janvier, et des générations d'étudiants en classes préparatoires l'ont utilisée pour s'exercer au dessin d'art (l'objectif étant bien moins de devenir artiste que de gagner des points au concours d'entrée à Polytechnique).

Il y a tout juste 50 ans, j'avais moi-même dessiné en classe sur ce modèle, et ma feuille jaunie de papier Canson est toujours restée dans mes dossiers, en résistant à 13 déménagements et davantage encore de nettoyages par le vide. Je la montre parfois à mes petits-enfants pour qu'ils comprennent qu'ils dessinent mieux que leur Papy.

Mais quid de cette vieille tête en plâtre de Michel-Ange qui dans une salle oubliée de l'ancien lycée Chateaubriand, avait servi de modèle ? Avec le transfert du lycée de l'avenue Janvier au boulevard de Vitré, la profonde rénovation des locaux et le nécessaire rajeunissement de tous les équipements, cet objet sans grande valeur avait forcément disparu.

En acceptant, voici quelques semaines, l'invitation de Jos Pennec à visiter notre ancien lycée et à apprécier l'action de l'Amélycor dans le sauvetage des anciennes salles et collections, je ne me faisais guère d'illusion : j'allais sans doute revoir les beaux instruments de physique de nos cours et de nos travaux pratiques, mais sûrement pas la tête de Michel-Ange.

Et pourtant si !

Elle était sauvée et je l'ai tout de suite vue, à sa place modeste.

Belle émotion personnelle en sus de l'émerveillement sur les autres objets sauvegardés.

Voici ce qui m'a permis le titre ci-dessus : oui, Michel-Ange, notre Michel-Ange du Lycée... est bien toujours là. Un grand merci à Jos Pennec et à ses amis de l'Amélycor.

Yvon Mogno (12/6/2010)



Le cours de dessin d'imitation évoqué ci-dessous a eu lieu en 1910, dans une classe de troisième d'un autre « grand lycée », le lycée de Nantes, aujourd'hui lycée Clemenceau. On y travaillait d'après des modèles très semblables à ceux de nos collections. Nous ne saurions en déduire cependant que l'atmosphère des cours de MM Lamour ou Cathoire ait pu ressembler à l'ambiance de ceux de leur collègue, dont le nom véritable était Caussin. A.T.

Le pied d'Auguste

« Monsieur Cochin, nerveux, saccadé, cambrant sa petite taille, la barbiche sans discipline assortie aux revers de sa redingote – craie en poussière, pastel écrasé, pellicules — passe entre les rangées de cartons à dessin.

Il relève une erreur de perspective, d'un trait de fusain reprend un contour, du bout de son pouce spatulé estompe une ombre trop chargée.

- Mais petit inconséquent, petit écraseur de crayon, une ombre n'est pas une moustache ! Du marbre de Paros, Monsieur Léotard... Que dis-je de l'ambre ! Un soupçon d'ombre sur de l'ambre, et vous me sortez la femme à barbe.

Je vous ai choisi un modèle divin – deux heures de retenue à Monsieur Tordu qui s'imagine que je n'ai pas des yeux dans le dos— un modèle qui réclamerait une gémuflexion ! Chut, chut ! La muse m'a guidé dans mon choix !

Ah ! voyons si Monsieur Héon a progressé. Qu'est-ce que ça ? Que signifie cette ridicule caricature en marge ? Et que vient faire là ce ridicule petit bonhomme binoclé ? Qu'est-ce qu'il a devant lui ? Un plat à barbe ?

- Une cuvette, Monsieur.

- Et qu'est-ce qu'il brandit ? Un poignard ? un scalpel, hé ? A quoi rime-t-il, votre bonhomme ?

- Il est là pour les soins, Monsieur. Vous nous avez dit de soigner notre sujet.

- Alors ?

- Alors j'ai fait venir le pédicure. J'ai cru bien faire.

Explosion d'hilarité. Monsieur Cochin reste là bouche ouverte, un grand étonnement un peu peiné dans les yeux.

- Ah oui ? Parce que selon vous, le sujet est un... Allons un peu de courage... Un ?

- Un pied, oui, Monsieur. Et avec la douceur de la bonne foi devant l'évidence : « C'est visible ».

Monsieur Cochin se dresse, regarde longuement son modèle, dédie au plafond un sourire de fierté, laissant errer sur sa lèvre grise une pointe grise de langue gourmande.

- Le modèle est incontestablement – aux yeux du vulgaire – un pied. Enorme. Le pied détaché d'une statue qui doit bien atteindre cinq ou six mètres de hauteur. Pied noble d'ailleurs, à la plante en « arche de pont » qu'un entrelacs de lanières soude à des semelles hautes d'imperator.

Monsieur Cochin a gagné sa chaire, et se dresse sur son estrade, les bras croisés.



Cl. J-N C

Ce texte de Jean Sarment a été publié dans l'ouvrage intitulé « *Le lycée Clemenceau, 200 ans d'histoire* ». Nous remercions les auteurs, Jean Guiffan et Joël Barreau, de nous avoir fait connaître ce texte. A. T.

- Ce pied a supporté le poids d'Augustus, portant lui-même le poids d'un monde. Ce pied n'est pas un pied, Messieurs, c'est « un piédestal ». Que personne ne ricane ! Celui qui ricanerait offenserait la Muse !... Quatre heures de consigne à Monsieur Malabœuf qui vient de l'offenser avec cette aggravation qu'il l'offense « sous roche »... A qui le tour ?

Impérial, tel Auguste, il claque de ses deux mains à plat son haut pupitre, dont les deux pieds de devant ont été intelligemment posés en porte-à-faux sur deux bouts de craie au bord de l'estrade. Le meuble bascule dans le vide, éjectant ses tiroirs, emportant sur le plancher une pile de dessins, un lot de bouteilles d'encre de chine, un buste de Cicéron, dans un bruit de catastrophe.

Monsieur Cochin a failli suivre le mouvement. L'habitude de se cambrer en arrière l'a retenu. Bras croisés, il fait face au déchaînement des rires et des fausses consternations.

[après avoir renoncé à « *une consigne générale de trois dimanches consécutifs* » le professeur enchaîne :]

- Remettez-moi en place ce pupitre, jeunes vermiseaux. Et éloignez de moi les restes de ce phraseur surestimé – il pointe deux doigts en fourche vers Cicéron décapité – un rhéteur, un politicard !... l'aile invisible ne l'avait pas touché ... Silence ! « Taciti laboremus ! » La classe continue !

Il se mouche, hautain, dressé, petit coq de bruyère déplumé, petit César Auguste à sa manière, sourit aux anges, à la Muse, à l'aile invisible.

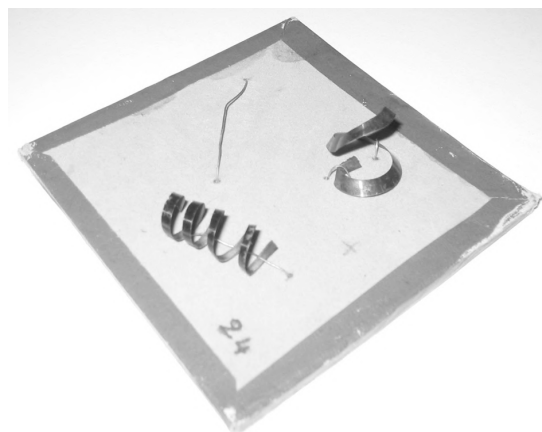
- Jeunes sagouins ! Bandes de petits benoîts. »

Jean SARMENT (1897-1976), *Cavalcadour*, p 377-379



Rognures

Sur les étagères des caves, en dessous du boa empaillé, un alignement de boîtes rouges et vertes confectionnées à la main. Elles recèlent des « trésors ». Derrière les étiquettes en chiffres romains se cachent des dizaines de reproductions de décors collées sur carton fort. Ailleurs on lit *clefs*, *coquillages*, *pommes de pin* (...) et aussi *rognures*. Tronçon de fil électrique, tortillon d'acier bleuté, copeau de cuivre jaune. Il fallait commencer par saisir la beauté des *rognures* avant de s'attaquer à l'Art antique ! A.T.



LA RECRE « déchaînée »

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										

Horizontalement

- 1 • Il élève parfois ses bêtes en cour.
- 2 • Il faut en être digne -/- Ne vous laissez pas prendre dans ses bras.
- 3 • Monnaie d'échange -/- Dans le Vaucluse.
- 4 • Des attrape-nigauds -/- Finit premier.
- 5 • (de droite à gauche) Compositeur norvégien -/- Au cœur de l'Europe.
- 6 • Les déchets qu'on en tire verdissent nos plages -/- Pour virer sa cuti.
- 7 • Lit et rature.
- 8 • La capitale de Taïwan en désordre.
- 9 • Saint Philippe.
- 10 • Fut supérieur à tous.
- 11 • Quand une plante perd ses verts.

Verticalement

- A • Elle se donne parfois un adulte air.
- B • Parfois pour un oui ou pour un non -/- Lac pyrénéen -/- Centre d'inertie.
- C • Essuierai les plâtres.
- D • Mettre les voiles -/- Nourrice marine.
- E • Purifiée à toute vapeur -/- (phon.) Sous les bras.
- F • Perdant -/- Le premier du 6 aurait été utile à Ulysse pour récupérer ses marins après le passage de cette magicienne.
- G • Pronom -/- Bouts de santiago -/- Des travaux au lycée -/- La tête de l'emploi.
- H • Ancien roi d'Israël -/- Une mandale.
- I • Gros gnou -/- 2/3 d'ADN.
- J • Perdit des places.

Solution des mots croisés du numéro 36

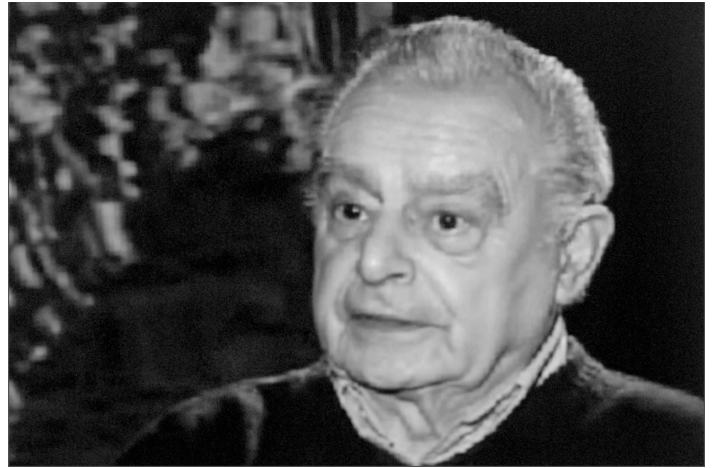
Horizontalement

- 1 Vantardise • 2 Eulerienne • 3 Nd -/- Nia -/- Ait • 4 Titillera • 5 Ro -/- Alto -/- Go • 6 Ivo -/- Eolien
- 7 Lieds -/- Ear • 8 Os • 9 Querelleur • 10 Uélé -/- Liure • 11 Elyséennes.

Verticalement

- A Ventriloque • B Audiovisuel • C Nl -/- Oe -/- Ely • D Ténia -/- Dires • E Arilles • F Rialto -/- Olle
- G Dé -/- Eole -/- Lin • H Inra (rani) -/- Iareun (nuera) • I Sniager (regains) -/- Ure • J Eétion -/- Arès.

Guy Parigot (1922 – 2007)



Guy Parigot avait fait ses études secondaires au Lycée. Ses fils François et Laurent également. Ils ont bien voulu nous confier quelques photos (*page suivante*).

Mars 2005, Université ouverte des Humanités, entretien avec D. Dupont (cl.J-NC)
[www.uoh.fr/sections/arts/arts du spectacle/entretiens-avec-guy](http://www.uoh.fr/sections/arts/arts%20du%20spectacle/entretiens-avec-guy)

On ne résume pas en quelques lignes la carrière d'un tel personnage ! Il faut vivement recommander la consultation du site « **Guy Parigot** ». On y découvre des documents fort intéressants, on voit avec plaisir G.P. dans des entretiens filmés comme celui réalisé avec Roger Gicquel, (INA, 1993) et plus encore dans celui conduit par Daniel Dupont qui permet de visiter la carrière exceptionnelle de Guy Parigot (Une production pour laquelle se sont associés Rennes 2, la D.R.A.C., la cinémathèque de Bretagne, l'Association pour le théâtre et l'inventaire en Bretagne et , bien sûr le TNB. 58 minutes, 2005). A signaler aussi un très beau texte de Blanche Le Bihan-Youinou : « La naissance du Centre Dramatique de l'Ouest en 1949. Professionnalisation artistique et intervention politique ». Cet article a été publié dans la revue *Atala*, n° 9, en mars 2006.

L'Echo des Colonnes a rendu compte dans le numéro 35 du bel ouvrage d'Hervé Hamon : *Toute la mer va vers la ville*, (Stock, oct. 2009). L'auteur rappelle avec émotion l'intérêt suscité par la C.D.O à Saint-Brieuc ; nous nous permettons de citer la page 114 de ce livre, quel bel hommage !

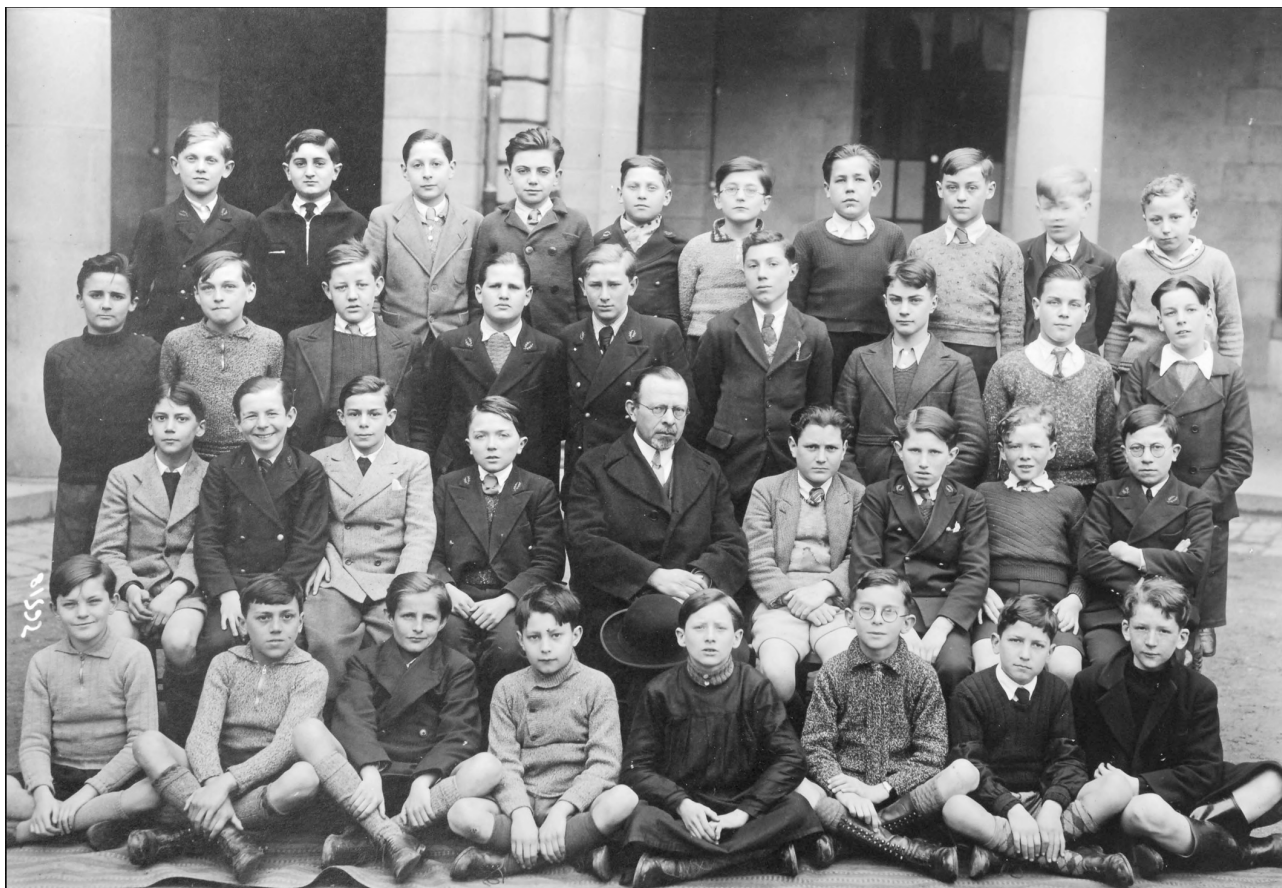
« Mais, à la fin des années cinquante, est apparue la CDO, la Comédie de l'Ouest. Basée à Rennes, dirigée par Guy Parigot et Roger Guillo, c'était une équipe de comédiens fabuleux, d'entrepreneurs de rêve. Avec trois décors démontables tassés dans une remorque, ils arpentaient la Bretagne en tous sens, jouaient « Fin de partie » à Loudéac, montaient aussi les classiques détournés – je me rappelle une savoureuse version des « Femmes savantes » où Trissotin s'enregistrait sur un magnétophone à bandes –, exploraient Sean O'Casey, puis revenaient aux classiques, à « Antigone », à Tchekhov.

Ils passaient, dans notre ville, tous les deux mois, peut-être tous les trois mois. Et je les attendais comme des visiteurs de l'au-delà, comme des ambassadeurs d'Outre-Chine. Ils me faisaient pleurer, ils me nouaient l'âme, et je leur portais une immense gratitude pour l'émotion qu'ils éveillaient, une émotion unique, une communion. Cinq semaines après le spectacle, je n'en finissais pas de le remâcher, de revoir la dernière scène de *La Cerisaie* où le vieux serviteur, joué par Guy Parigot, reste seul dans la maison pour y mourir car le monde va changer. J'aurais voulu, encore et encore, les applaudir pour ce moment-là qui ne ressemblait à aucun autre, à aucune scène de cinéma. (...) Oui, je suis leur débiteur, leur éternel obligé pour ce bonheur fugitif et impérissable ».



1934-1935
Classe de 6^{ème} A1

L'année suivante, 1935-1936, en 5 ème A2 :



4è rang

Couturier, Devoreines, Provendier, Coudray, Vassal, Guerin, Herpin, Chauvain, Dalbiez, Germain

3è rang

Castel, Foutel, Saucet, Thomas, Hernnincks, Martineau, Nitsch, Feillard, Lepêcher

2è rang

B. de Hugo, Feuillet, Parigot, Cutté, M THOMAZEAU, Coulomb, Robin, Janin, Richard

1e rang (en tailleur)

Lailler, Michaud, Robignaux, Javalet, Moquet, Jouvin, Souillard, Savary



**Dès la classe de 4ème A', en 1936-1937,
on semble s'émanciper
quelque peu ...**

Mercier

Parigot

Coriou

Diveux

Morel

Gallerand

*Texte écrit et documents recueillis par
Jean-Noël CLOAREC*



Fonds Ricœur

Paris, 2 décembre 2010

Pour fêter l'ouverture au public du Fonds Ricœur et le démarrage du colloque « *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli : 10 ans après* », M. Bertrand Delanoë, Maire de Paris a ouvert les salons de l'Hôtel de Ville.

Marie-Paule Guerveno-Benoist, Jacques Benoist et Jérôme Porée, tous trois membres de l'Amélycor, ont assisté à la réception et à la conférence publique d'ouverture du colloque qui a suivi.

Ils rendent compte, ci-dessous, des communications auxquelles a donné lieu la réception à l'Hôtel de Ville.

Madame Goldenstein, conservatrice du Fonds Ricœur, nous a aimablement communiqué les photos.

A l'issue de leur journée d'échanges, les correspondants scientifiques du Fonds Ricœur à l'étranger, venus d'Europe (Espagne, Portugal, Italie, Allemagne, Angleterre), d'Amérique latine, des Etats Unis, du Canada, de Tunisie, de Russie et du Japon, ont été reçus à l'Hôtel de Ville de Paris, avec les responsables français du Fonds Ricœur, de nombreux amis et les intervenants au Colloque "*La mémoire, l'histoire, l'oubli : 10 ans après*". Ce colloque en l'honneur de l'ouverture du Fonds Ricœur devait se dérouler les 3 et 4 décembre, et la conférence d'ouverture était donnée le soir même. La famille de Paul Ricœur était également présente, ainsi que les deux principaux acteurs du Fonds Ricœur, Catherine Goldenstein, Responsable des archives et Olivier Abel, Président du conseil scientifique.

Bertrand Delanoë exprime la fierté et l'honneur que représente pour la Ville de Paris la création du Fonds Ricœur à la Faculté de Théologie Protestante, car Paul Ricœur est l'une de ces quelques personnalités qui nous tirent vers le haut et vers l'universel dans le respect de chacun. Le maire de Paris cite la phrase d'Aimé Césaire à Léopold Sédar Senghor : "tu comprends, plus nous serons nègres, plus nous serons universels". Comme Paul Ricœur, il nous faut être exigeant, pour que la mémoire apporte au présent. L'Histoire doit être une force pour le présent et l'avenir, contre toutes les tentations discriminantes. Que le Fonds Ricœur ait pris place au sein de la bibliothèque de la faculté de théologie protestante de Paris, voilà quelque chose qu'il nous faut prendre en compte, car il y a toujours enrichissement à recevoir des autres. Efforçons-nous d'avoir un peu de la profondeur de pensée de Paul Ricœur, lui qui donne le goût des autres.

Olivier Abel rappelle que le Fonds est né du don initial de Paul Ricœur : 12 000 livres de sa bibliothèque de travail (souvent annotés de sa main), et le soin de ses archives personnelles (manuscripts, cours, conférences, notes de lectures, correspondances). C'est l'apport financier substantiel de la Ville de Paris, aux côtés d'autres donateurs, qui a permis la concrétisation du projet de construction de ce bel espace de 300 m² en plein Paris [83 bd Arago, 14^e. www.fondsriceur.fr] Ce Fonds remplira une triple vocation : centre de documentation à la disposition de tous dans un lieu unique, centre de recherches et réseau international grâce aux correspondants présents ici ce soir. Paul Ricœur a été, en effet, toute sa vie, citoyen du monde. Cette réalisation est le fruit d'une action commune dans laquelle les participants ont la volonté d'œuvrer ensemble, sans concurrence, sans déchirement. C'est ce qui donne au Fonds Ricœur son caractère unique. Nulle part ailleurs n'existe un tel lieu consacré à l'œuvre d'un philosophe.

Olivier Abel remercie très vivement M. le Maire de Paris, ainsi que Catherine Goldenstein qui mène ce projet depuis cinq ans et Nathalie, l'une des petites-filles de Paul Ricœur, également investie dans cette réalisation. Il faut citer aussi Olivier Mongin, directeur de la revue "Esprit", qui rappelle l'importance que Paul Ricœur accordait à l'échange et aux débats au cœur de la Cité. Il espère que le Fonds Ricœur sera aussi un lieu de discussions tourné vers les éthiques appliquées, la réflexion sociétale.

De l'intervention de Catherine Goldenstein, rappelant comment elle a travaillé à l'élaboration de ce Fonds, retenons un témoignage particulièrement significatif du rayonnement de Paul Ricœur. Le jour de la mort de celui-ci, une lettre lui a été adressée par deux professeurs de l'université de Cape Town, en Afrique du Sud ; ils terminaient un livre intitulé "La mise en récit de nos blessures : perspectives sur le traumatisme, le récit, le pardon" et le lui envoyaient en disant "ce livre (...) doit tant à vos idées. Nous voulons que vous sachiez votre influence sur ce que nous faisons. Soyez assuré que vos idées ont beaucoup compté pour beaucoup de gens, également dans cette partie tout au sud de l'Afrique".



Conférence-débat : Pierre Nora, François Dossé et Jean-Claude Monod

Concours national de la résistance et de la déportation :

Le lycée Emile Zola a été, à nouveau, brillamment distingué ...

Faisons amende honorable. Contrairement à ce que nous laissions entendre dans le numéro précédent, la classe de 1^{ère} S3 a bel et bien été distinguée pour le travail qu'elle a présenté au Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Et d'éclatante manière qui plus est !

Les 20 panneaux¹ réalisés sur le thème de « l'Appel du 18 juin et son impact jusqu'en 1945 » ont, dans un premier temps, retenu l'attention du jury départemental qui a décerné le premier prix (catégorie *Réalisation d'un travail collectif*) aux élèves de la classe et à leur professeur Pascal Burguin.

Mais les choses ne se sont pas arrêtées là...

40000 collégiens et lycéens ont concouru cette année ; en dépit de cette concurrence le travail de la 1^{ère} S3 a été retenu au niveau national et a été récompensé (dans sa catégorie) par l'obtention du premier prix devant une classe du lycée Aristide Briand d'Evreux et une classe du lycée professionnel de Faa'a (Polynésie Française).

Pour la remise des prix, les élèves, qui sont actuellement en Terminale, furent représentés à Paris par une délégation de quatre « élus », composée à parité de deux filles et de deux garçons (voir ci-contre).



Pascal Burguin, Mael Solard, Hong Nhung Nguyen, Valentine Glemée, Mathis Cariou

Le premier jour fut consacré à des visites, en particulier pour nos Rennais, celle du musée de l'Ordre de la Libération. Le lendemain 26 novembre 2010, en mémoire de l'Appel (émis il y a 70 ans et sur lequel avait porté leur travail) tous les lauréats se sont retrouvés à Colombey-les-Deux-Eglises.

Ils y ont visité la Boisserie, dernière résidence du général puis le Mémorial Charles de Gaulle où s'est déroulée la remise des prix.

Les prix de ce concours, fondé en 1961, furent remis par les représentants des ministres de l'Education Nationale et de la Défense ainsi que de la Fondation de la France Libre, en présence des personnalités du monde combattant.

Parmi ces dernières, Pierre Morel qui remit à huit élèves ayant composé dans la catégorie « devoirs individuels », le prix spécial de la Fondation de la Résistance créé il y a une dizaine d'années par Lucie et Raymond Aubrac.

...et a renoué avec un de ses anciens élèves, ancien résistant :



A vrai dire c'est Pierre Morel, président du Comité d'action de la Résistance et vice-président de la Fondation de la Résistance, qui en prenant langue avec la petite délégation de Zola a renoué avec son ancien bahut (qui n'était alors que Lycée de garçons de Rennes). (Photo ci-contre)

Il a en effet fréquenté le lycée de Rennes jusqu'en 1939, date à laquelle son père a été nommé à Clermont Ferrand. Il a de ce fait poursuivi ses études pendant deux ans au lycée Blaise Pascal mais, de retour au lycée de Rennes en décembre 1941, il y a préparé et réussi son bac seconde partie. C'est le moment où il s'engage dans le réseau « Oscar »². L'antenne locale de ce réseau spécialisé dans le renseignement fut démantelée fin novembre 1943. Sa famille fut arrêtée, sa mère emprisonnée à la prison Jacques Cartier, son père et son frère déportés. Lui-même rejoignit Londres via l'Espagne et Gibraltar en juillet 1944 ...

Si Monsieur Pierre Morel le souhaite, c'est avec un grand plaisir que l'Amélycor se propose de lui faire découvrir ce qu'est devenu son ancien établissement !

Agnès Thépot

¹ Voir l'un de ces panneaux page suivante.

² Dépendant du SOE (Spécial Operation Executive) dirigé par le colonel Buckmaster.

Panneau 11 : les élèves ont rencontré Jean Meinnel, membre de l'Amélycor depuis sa création, mais qui était resté jusque là plus que discret sur ses activités pendant la seconde guerre mondiale.

JEAN MEINNEL, LYCEEN ET RESISTANT

11

JEAN MEINNEL offre l'exemple d'une résistance vécue « en famille » : « j'ai eu la chance d'avoir une famille et un environnement exemplaires ». Il témoigne aussi du rôle capital joué par le lien quasi quotidien avec « Londres ».

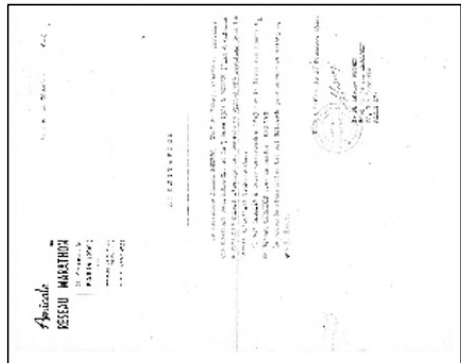
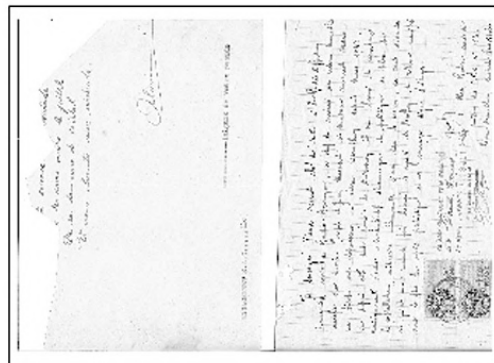


JEAN MEINNEL est le deuxième au dernier rang à partir de la gauche, devant la porte, sur cette photo de la classe d'hypotaque -repliée à Thourie - de l'année scolaire 1943-1944. Malgré son jeune âge, 14 ans en 1940, 18 ans en 1944, il s'est engagé activement dans la résistance.

C'est par sa famille que Jean Meinnel s'est progressivement tourné vers la résistance. Certes, comme beaucoup de Rennais, il n'a pas entendu l'appel du 18 juin, mais l'écoute de Radio Londres est vite devenu chez lui un « acte quasi quotidien » (en revanche L'Ouest-Eclair « était honni comme propagandiste pétainiste voire nazi »). A Thourie, un menuisier lui avait permis d'écouter chez lui la BBC afin d'informer ses copains de classe des revers allemands en Russie. Son père, rédacteur à la préfecture, était bien placé pour fabriquer des faux papiers. Ses parents fournissaient aussi de l'aide, en vêtements et nourriture, aux prisonniers de guerre du camp de la route de Lorient où les Allemands avaient rassemblé les soldats français originaires des Antilles et des colonies. Puis ils ont intégré des mouvements et réseaux de résistance : le mouvement Libération-Nord, proche de la mouvance socialiste, le réseau Marathou, organisation de renseignement dépendant du BCRA transmettant des photos, dessins et tout autres informations aux alliés et le réseau Bordeaux-Loupiac, spécialisé dans l'évasion des aviateurs anglais et américains. Ce réseau a permis l'évasion d'une soixantaine de pilotes entre octobre 1943 et janvier 1944. Le lien entre ces organisations était assuré par le pharmacien André Heurtier responsable avec son frère Georges du mouvement Libération-Nord et de Bordeaux-Loupiac en Bretagne. Des femmes avaient aussi des responsabilités comme Denise Guillaumet, responsable de groupe et agent de liaison vers Paris. Plusieurs membres de ces organisations sont morts en déportation comme Henri Monnerais, jardinier-chef au Thabor, arrêté après dénonciation et déporté à Neuengamme. Les documents ci-contre à gauche sont, de haut en bas, une moitié de page découpée pour servir de signe de reconnaissance entre deux agents et deux attestations d'appartenance au réseau Marathou signées de Marcel Viaud et Adrien Pedron, responsables, régional et national, du réseau.

JEAN MEINNEL nous a fourni une réflexion intéressante sur l'organisation de la résistance. « L'appartenance à une structure de résistance était complexe, ce n'était pas comme une adhésion à un syndicat. Il fallait laisser le moins de traces possibles - écrits ou rencontres pour éviter l'effet domino ». Ses parents lui multipliaient les conseils de prudence au lycée ou partout ailleurs. « L'essentiel allait du terrain par arborescence vers le haut jusqu'à Londres » qui restait la référence. L'organisation locale s'est ensuite structurée fortement au printemps 1944 pour préparer la libération et éviter une administration militaire alliée « quasi d'occupation ». C'est ainsi que s'est mise en place clandestinement « la future gouvernance de la ville et de la préfecture en relation avec le GPRF du général de Gaulle. Cette structuration assurait une place particulière aux « vieux résistants » sur les opportunités de la dernière heure si nombreux ».

Après la guerre, l'organisation s'est poursuivie sous la forme d'Amicales des anciens membres reconnaissables à leur carte comme celle qui appartenait à sa mère, membre du mouvement Libération-Nord (photo ci-dessous).



Fête de la Science 2010

Pour la 20^{ème} édition de la Fête de la Science en octobre 2010, l'Amélycor a pour la septième fois répondu présent en la personne de Gérard Chapelan et de Bertrand Wolff.

Cette année, le Village des Sciences avait établi ses quartiers sur la nouvelle place du Général de Gaulle. La proximité de l'Espace des Sciences dont l'Amélycor est partenaire, a grandement facilité la tâche de nos camarades en leur permettant de transporter et stocker en lieu sûr les précieux instruments qu'avec l'autorisation de Madame le Proviseur, ils avaient sortis des salles de collection de physique du lycée.

Le thème que les deux compères avaient retenu était « Courant et étincelles », un parcours de l'histoire de l'électricité.

Du vendredi au dimanche, le stand n°15 fit recette auprès d'un public très varié mais toujours fort impressionné et très attentif en dépit du brouhaha.

Pourquoi ne pas renouveler les expériences au sein même de l'établissement auprès des élèves du Collège ? Chiche ! Rendez-vous a été pris pour le printemps 2011.



Bertrand



Gérard

Clichés J-N C

A. T.



Cl J-G Carré

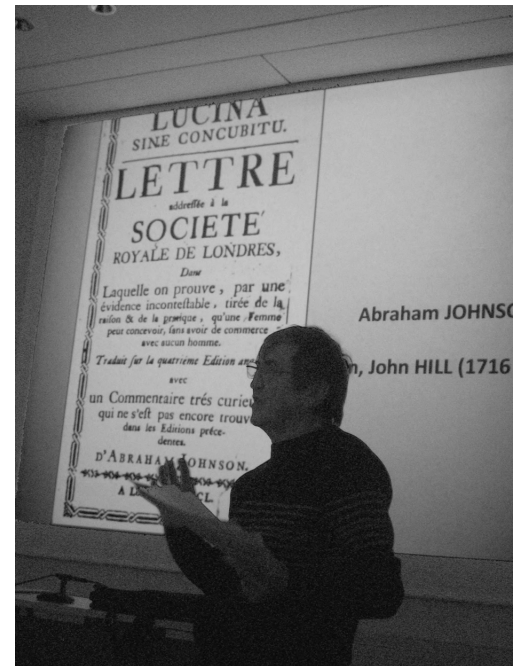
Les étincelles de l'œuf électrique impressionnent toujours !

Calorec ?

Notre fidèle lecteur, a fortiori s'il était présent à la dernière conférence, très inspirée, de notre sçavan Président honoraire, s'imagine probablement savoir tout, tout, tout sur le brillant orateur, son érudition et son étonnante mémoire. Voire...

Comme Mister Hyde se cache derrière le Docteur Jekyll, Jean-Noël a une double vie, inattendue et, rassurez vous, parfaitement honorable. Avec son aimable autorisation, et en exclusivité dans nos colonnes, je me propose de vous la révéler !

Tout commence, évidemment, à Zola et, plus précisément dans les caves où, décidément, il se passe toujours quelque chose ! Un ancien disciple de Jean-Noël – Chris Bourgault, pour ne pas le nommer – ayant manifesté le désir de visiter l'établissement où, jadis, il avait fait ses études, rendez-vous fut pris « Cour des Grands », pour un « marathon historico-culturel » dont la dernière étape devait, comme il est d'usage, se dérouler dans les sous-sols où « désormais, différentes pièces aménagées recelaient un véritable trésor : une collection d'ouvrages anciens dignes d'une bibliothèque nationale... ».



CL. P.Y.T

Comment s'étonner en effet?

Faut-il incriminer le petit Sauternes que « prof de sciences nat » en retraite et ancien élève dégustèrent ensemble au terme de cette visite ? Ou, plus vraisemblablement, l'esprit du lieu, qui veut que les potaches de l'avenue Janvier propulsent leurs vieux maîtres aux ciels de la Littérature ? Toujours est-il que voilà notre Jean-Noël rebaptisé Colarec (je l'ai reconnu !) et promu personnage de roman, à la fois témoin et acteur, dans le huitième ouvrage de son ex-élèveⁱ...

Le bouquin, dans la tradition du polar régionaliste, obéit, non sans une certaine habileté, aux règles du genre. Des héros récurrents (ici un couple d'enquêteurs : Jeff et Isabelle qui, si j'ai bien compris, ne sont pas vraiment des adeptes du platonisme !) ; une intrigue aussi ténébreuse que rocambolesque (avec cadavres, vraies et fausses pistes et force rebondissements) ; un ancrage historique et géographique délibérément local (le triangle Val André-Cancale-Rennes, la fortune des anciens armateurs malouins) ; les ingrédients obligés d'un récit plaisant quoique sans surprise... sauf, justement, la présence de notre naturaliste reconverti en enquêteur-bis, ravi d'aider Jeff dans la fiction comme il a accueilli l'auteur de polars dans la réalité !

Les membres de l'Association trouveront l'évocation du Lycée (devenu scène de crime) et celle de J.N.C. assez ressemblantes, et fort chaleureuses, avec la note malicieuse qui convient. Ils ne s'étonneront pas que ce dernier repère immédiatement qu'un livre a disparu de l'une des précieuses armoires de la Bibliothèque Ancienne ; ils ne seront pas davantage surpris que le « vieux prof » diagnostique avec assurance que le premier cadavre est celui d'un individu « se droguant avec de la dihydroergotamine » dont l'absorption a « entraîné une ischémie des extrémités ». Élémentaire, mon cher Watson ! Et J.N.C., nous le savons, a de la ressource...

Au point même, alors que de son propre aveu, « l'informatique n'est pas son fort », de retrouver *miraculogiquement* (!) dans l'ordinateur l'information qui fera avancer l'enquête. Grâce en soient rendues aux « bénévoles surdoués du Windows », dont le travail anonyme a permis de répertorier et classer tous les documents anciens...

Le Bureau d'Amélycor n'a pas vocation à attribuer des prix littéraires, et, au lieu de Drouant, il a modestement l'habitude de dîner au Galopin, de l'autre côté de la rue. En vertu de quoi, je suggère que soit décerné à M.Bourgault le prix radis et artichaut du polar breton le plus sympa. Et je ne veux pas douter que J.N.C. ne nous offre, pour l'occasion, un petit Reuilly de derrière les fagots. Faute de quoi nous l'exilerons sur une île flottante, à perpétuité !

Wanda Turco

ⁱ Chris Bourgault : *L'orphelin de Saint Vincent*, Editions Astoure, collection Roman policier Breizh Noir

lectures • lectures • lectures • lectures • lectures • lectures •

Pascal Ory (texte), Yvon Boëlle (photographies). **100 Lieux de Mémoire de la Bretagne et des Bretons**. Ouest-France. Octobre 2010, 144 p.

Lieux de mémoire ? L'esprit est le même que dans l'ouvrage de Pierre Nora auquel Pascal Ory avait du reste collaboré. Ce livre fort bien illustré par de très belles photographies d'Yvon Boëlle, ne se résume pas à une déambulation touristique ; l'auteur « s'est bien gardé de circonscrire la mémoire bretonne à ses vieilles pierres et à ses beaux monuments. Sa vision des choses est plus vaste et plus riche. Plus exigeante aussi » (Didier Gourin, in Ouest-France). A chaque étape, « l'auteur livre un joli texte personnel avec parfois une petite touche d'humour ou de distance » (D. G).

Des sites majeurs ne sont pas oubliés, pas plus que des lieux significatifs, (une conserverie de Douarnenez, la centrale de Plogoff, le musée Louison-Bobet...), le lycée Emile-Zola ? bien sûr ... (« Ici naquit Ubu. Ici fut condamné Dreyfus : ubuesque ? »).

Sur une idée de Michel Denis : Claude Geslin, Patrick Gourlay, Jean-Jacques Monnier, Ronan le Coadic : **Histoire d'un siècle. Bretagne 1901-2000**. Skol Vreizh. 2^e trimestre 2010. 400 p.

Skol Vreizh publie depuis près de 40 ans des ouvrages rigoureux et pédagogiques consacrés à l'histoire de la Bretagne. Les cinq tomes parus sont actuellement disponibles en un volume unique. Cet ensemble est sans égal. Ce nouvel ouvrage, fort bien illustré, offre avec quelques années de recul un regard d'ensemble sur le XX^e siècle et témoigne de « l'émancipation d'un monde ».

Michel Denis, sollicité pour diriger ce travail s'est éteint en septembre 2007. Les auteurs ont mené la tâche à bien en hommage à cet « honnête homme ».

Jean-Noël Cloarec

Vie de l'Amélycor • Vie de l'Amélycor • Vie de l'Amélycor • Vi

Assemblée Générale du 18 novembre 2010.

77 des 191 adhérents à jour de leur cotisation s'étaient manifestés (33 présents et 44 représentés) ce qui est un taux plutôt satisfaisant pour une association.

Les rapports d'activité (présenté par B. Wolff) et financier (présenté par G. Chapelan) ont été adoptés à l'unanimité.

Après avoir présenté les acquisitions (collection de l'*Année scientifique* de 1887 à 1899 et gravure du décor de théâtre du Collège des Jésuites) Jos Pennec a présenté le rapport d'orientation.

Jean-Pierre Léraud a ensuite présenté un questionnaire destiné à servir à l'élaboration des articles concernant la cité scolaire dans le **Dictionnaire des lycées publics de Bretagne**, actuellement en préparation. Questionnaire que nous avons depuis envoyé par mail à nos adhérents.

L'Assemblée Générale a ensuite procédé à l'élection du Conseil d'Administration (en italique les nouveaux membres) : Yves Bellenger-Rouault, *Nicole Cadic-Coquart*, Gérard Chapelan, Jean-Noël Cloarec, Jeanne Labbé, *Françoise Le Bozec*, *Yvon Mogno*, Jos Pennec, Jean-René Renou, Agnès Thépot, Simone Todesco-Lefevre, Bertrand Wolff.

Conseil d'Administration du 16 décembre.

Le conseil d'administration s'est réuni le 16 décembre pour désigner le bureau. Le bureau stricto sensu est le suivant :

Président : Jos Pennec, **Secrétaire** : Jean-Noël Cloarec, **Trésorier** : Gérard Chapelan.

Bertrand Wolff continuera à se charger de la messagerie électronique, Agnès Thépot de l'Echo des Colonnes ; Françoise Le Bozec a accepté de s'occuper du site d'Amélycor.

Jeanne Labbé sera responsable du fonds de livres anciens, Bertand Wolff et Gérard Chapelan des collections scientifiques.

Madame Grégoire nous a quittés.

Son souvenir reste pour nous indissolublement lié à celui de son mari, notre collègue, le regretté Jean Grégoire.

Membre de l'Amélycor, elle suivait nos activités et avait organisé en décembre 2005, une visite de l'établissement à l'intention des résidents des « Hespérides » où elle demeurait.

Les Grégoire avaient commencé leur carrière comme instituteurs dans une école à deux classes des Côtes-du-Nord avant de devenir, l'une professeur à l'Ecole Normale de Filles de Rennes, l'autre professeur de premier cycle au lycée Chateaubriand devenu Emile-Zola.

Parmi tous les témoignages chaleureux et émouvants entendus lors des obsèques de Madame Grégoire nous avons choisi de reproduire celui d'une de ses premières élèves, Madame Le Bihan.

On ne saurait mieux exprimer l'importance des « premiers maîtres ».

Jeanne Labbé

« Madame Grégoire,

C'est avec beaucoup d'émotion que je viens vous dire adieu.

Vous que j'ai connue à l'âge de 6 ans en 1946 - vous arriviez de la ville, jeune mariée, dans votre premier poste d'institutrice sortant de l'Ecole Normale, dans ce hameau de Loguivy-Plougras, Le Dresnay : un coin perdu de Bretagne où vous « débarquiez » avec une « voiture », par une route à peine carrossable, comme aimait à le souligner chaque fois Monsieur Grégoire.

Dans cette école à 2 classes vous aviez une soixantaine d'élèves. Votre élégance, vos belles robes frappèrent les petits campagnards bretonnants que nous étions et on en reparle encore ! Chez vous naturellement, c'était déjà une façon de nous faire partager ce que vous aimiez :

-Le beau, par votre habillement.

-L'accès au savoir, à la Culture : votre tableau noir si bien écrit, illustré ; je revois encore l'histoire de la petite « poule rouge ».

La Culture, la Musique : ce violon ! Le voir et chanter avec : souvenir immuable pour tous vos élèves ; on en parle toujours.

L'amour du travail bien fait et attentive à chacun : pour aller en 6^e, après l'examen des bourses, c'est vous qui m'avez préparé mon trousseau avec les vêtements de votre petite sœur.

Au Dresnay, tous deux, étiez très proches des gens et très bien intégrés : quand le cochon était tué à la ferme, le meilleur rôti était toujours pour vous. Mais, vous aussi vous le leur rendiez bien : un bobo mal ou pas soigné ? C'est Monsieur qui faisait l'infirmier.

Un élève absent ? Vous alliez chez lui.

Et vous nous aimiez.

En regardant la photo de classe que vous nous avez communiquée, quand je vous ai retrouvée en 1991, vous me disiez ; « qu'ils étaient beaux mes élèves ! »

Après beaucoup d'années de silence, je vous ai retrouvés grâce à votre frère J Y. (...)

Un des plus beaux cadeaux qu'on a pu vous faire c'est d'organiser (anciens élèves et habitants du Dresnay) une fête en votre honneur.

Ce fut le 17 juillet 1999 : fleurs, défilé au monument aux morts avec La Marseillaise jouée au saxo par Roger, repas en commun dans votre ancienne école avec orchestre pour la danse.

Bref ce fût une réussite et nous, vos anciens élèves étions si heureux de vous avoir retrouvés aussi beaux, aussi élégants qu'en 1946.

Adieu chère Madame Grégoire »



Voyages chez le Grand Turc

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p 1
LE TURC AU COLLÈGE	p 2-3
CHEZ LE « GRAND SEIGNEUR »	p 3-6
Dossier	
LE DESSIN D'IMITATION	p 7
• Sous les toits	p 8-10
• Michel-Ange	p 10-11
• Le pied d'Auguste	p 12-13
LA RÉCRÉATION	p 14
GUY PARIGOT	p 15-16
INAUGURATION DU FONDS RICŒUR	p 17
CONCOURS DE LA RÉSISTANCE	
• Distingués par un prix national	p 18
• Le dossier	p 19
LA FÊTE DE LA SCIENCE 2010	p 20
LECTURES	p 21-22
LA VIE DE L'AMÉLYCOR	p 22
DISPARITION	p 23
CONCOURS / SOMMAIRE	p 24

Concours

N'écoutez pas les gidouilles « tendance »

genre caméléon



version sado-maso



Passez une Bonne Année !

Envois de J-G C .